

## PIERRE-DEMOURS (rue)

*XVII<sup>e</sup> Arrondissement. Commence rue Guersant n°6 et place Tristan Bernard N° 4 et finit au N° 93 de l'avenue de Villiers. 112 numéros. Longueur : 875 m. Largeur : 12 m. Entre la place Tristan Bernard et la rue Bayen, la voie a porté le nom de rue Labordère, puis rue Demours (sans prénom) en hommage à*



*Rue Demours vue de la place Tristan-Bernard*

*l'ancien propriétaire d'une partie des terrains sur lesquels elle fut établie : le Dr Pierre Demours, 1702-1795, médecin oculiste de Louis XVI et de son fils, le Dr Antoine Pierre Demours (1762-1836), à qui l'on doit la première opération de pupille artificielle. Antoine Pierre Demours a laissé un Traité des maladies des yeux paru à Paris en 1818, où sont consignés les fruits de l'expérience de son père et de lui-même. La rue porte le nom de Pierre-Demours depuis 1932.*

Le tronçon compris entre l'actuelle place Tristan Bernard et la rue Laugier est indiquée sur le plan de Roussel (1730); c'était avant 1868 une partie de la rue des Ternes. La section qui était comprise entre l'avenue des Ternes et la rue Guersant a été englobée dans la place Tristan Bernard en 1953.

Parlant de Pierre Demours, André de Fouquières nous dit : «*Oculiste de Louis XVI; Demours était populaire dans le quartier des Ternes. Tous les amoureux du vieux Paris connaissent le Château des Ternes, dont il reste un corps de logis qui conserve grande allure, en dépit de ses mutilations, et qui appartenait naguère encore à mes amis Saint-Senoch. J'ai connu l'hôtel du 17 lorsqu'il était habité par Mme Desgenetais, née Saint-Senoch, et par son gendre et sa fille, le comte et la comtesse de Castelbajac. Dans ce cadre magnifique, je fus souvent l'hôte de somptueuses réceptions. Après la dernière guerre, un certain Institut des Hautes Etudes Cinématographiques (!) y campa quelques saisons...*»

Cette rue qui nous paraît aujourd'hui bourgeoise, commerçante et somme toute assez banale, connu jadis une intense animation. Située au carrefour des créations artistiques, des pionniers de l'automobile et de l'aviation, du cinéma, elle fut un haut lieu de rencontre entre passionnés de toutes les disciplines.

N° 4-6 : Le *Café Pierre*\* présente dans ses salles de restaurant de très belles expositions de peinture.

N° 7 : Le siège initial de la chaîne «*Comédie !*» était un théâtre situé 7 rue Pierre Demours dans le XVII<sup>e</sup> arrondissement de Paris dans lequel se déroulait ses émissions de plateau en public. C'est là que furent tournés les principaux épisodes



*Café Pierre*



9 bis, rue Pierre-Demours

cocktails, particulièrement redoutables le soir où Paul Morand les compose à base de désinfectant, quand ce n'est pas Lucien Daudet qui a le shaker mauvais... Ensuite, pique-nique sur place, ou dîner au Petit Bessonneau, un bistrot de Montmartre (alors Max Jacob est de la fête) à la portée de toutes les bourses. Personne, sauf Poulenc, n'étant bien riche, chacun paie son écot. (...) On bavarde en confiance. Les conversations les moins concertées de cette pléiade brillante finissent inmanquablement sous la houlette de son astre majeur, Jean Cocteau. *Source : Les Samedistes par Yves Terrier.*

«Nous sommes SAM, proclamera ouvertement le premier numéro du Coq, organe de presse du groupe : *Société d'Admiration Mutuelle*.»

L'amour du théâtre, le souvenir de *Parade* ont donné à Cocteau l'envie de se consacrer de nouveau à la scène et d'écrire une vraie farce. Quand le compositeur (Darius Milhaud) comprit ce que voulait faire son ami, il songea à un titre, celui d'une rengaine entendue au carnaval de Rio, *O boi no telhado*, «Le Boeuf sur le Toit».



Raymond Radiguet

Depuis la répétition générale du spectacle - concert (21 février 1920), les dîners du samedi se font rue Pierre-Demours. Jean Cocteau y a découvert un lieu clandestin tenu par un ancien forçat, René de Amouretti : deux pièces sans aucun meuble où l'on sert des boissons et une vague nourriture. Assis sur la moquette, on écoute quelques musiciens jouer de la guitare hawaïenne, un instrument tout récemment apparu en France. C'est là que le 6 mars 1920 naît l'idée de fonder un journal qui constituerait une réponse directe de Cocteau à l'ostracisme perpétré contre lui par les revues dadaïstes. Le «*Coq*» s'annonce résolument anti-dada. (Il) apparaît généralement comme l'organe d'expression du *Groupe des Six*. Il est vrai que, décidés à ne pas avouer d'esthétique commune, les Six ont cependant signé de leurs six noms les fascicules du «*Coq*».

de Chère Dorothée. Suite à son rachat par Pathé, le siège passe au 241, boulevard Pereire dans le XVII<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Depuis sa reprise par Canal+, le siège de la chaîne est situé dans les locaux de sa maison mère à l'Espace Eiffel au 1, place du Spectacle à Issy-les-Moulineaux.

**N° 9 bis :** Ce fut dans un modeste logement à l'entresol de l'immeuble sur cour que se réunirent *Les Samedistes*, club informel fondé en 1918 par Raymond Radiguet et ses amis. Parlant de ces dîners qui durèrent deux ans, lors d'une conférence au Collège de France en 1923, Jean Cocteau dit qu'ils furent abandonnés parce qu'ils devenaient une véritable institution, voire une obligation, et que lui-même en venait à être vexé par une défection comme jadis son grand-père quand quelqu'un manquait une réunion de famille. Reste que son prestige rassemble, dès le premier hiver, des personnalités fort différentes qui sans lui ne se seraient sans doute jamais rencontrées.

Les premières réunions ont lieu chez Darius Milhaud, qui habite à Montmartre avec Héloïse, sa vieille bonne venue d'Aix, un petit appartement tout tapissé de vert, au 5 rue Gaillard, dans le haut de la rue Blanche. On prend des



Jean Cocteau



Jean-Baptiste Vuillaume

Janvier 1921. Les dîners du samedi sont maintenant connus et le clan s'augmente, non seulement d'artistes, mais de curieux. Bien souvent, des invités de passage élargissent le cercle, des étrangers surtout. L'intimité s'en ressent. La bande fréquente un restaurant après l'autre sans découvrir l'endroit idéal. On est un peu las du cirque, cette «école de travail, de force discrète, de grâce utile» où, depuis le *Bœuf sur le toit* on continuait à aller chercher une leçon d'équilibre, et les samedis se terminent à présent porte Maillot, chez la danseuse Caryathis, la future Elise Jouhandeau. Pour elle, bientôt, Satie écrira «*La belle Excentrique*».

**N° 11 bis :** Anne Simon, médium karmique, a installé son cabinet à la même adresse que la célèbre voyante Anna Kristova, consultée par toutes les vedettes de la Belle Époque qui prédit entre autres la guerre de 14-18, le massacre de la famille impériale de Russie et le voyage sur la Lune.

Avant elle, le célèbre constructeur d'instruments *Jean-Baptiste Vuillaume\** (1798-1875), de l'illustre famille des luthiers de Mircourt, eut son atelier à cet emplacement, vers 1860, pour échapper aux taxes d'importation sur le bois, car cette rue se trouvait alors hors de

l'enceinte des Fermiers-Généraux et de son octroi.

Fasciné par la qualité des instruments réalisés par les luthiers de Crémone, Vuillaume acquit quelques-uns des plus illustres violons créés par Stradivarius, Garnerius, Amati et Maggini, - parmi lesquels Le Messie - tant pour en savourer la beauté que pour étudier leurs secrets de fabrication.



Sœur Astrid Stolze

**N° 14 :** Foyer d'étudiants Porta. Résidence providentielle pour des milliers de jeunes gens et de jeunes filles. Sœur *Astrid Stolze\** une charismatique missionnaire allemande demeura dans ce foyer.

**N° 16 :** En 1864 une l'Église méthodiste wesleyenne de la rue Chateaubriand essaïma ici jusqu'à sa récente démolition et son remplacement par un immeuble de rapport, aligné et confortable certes, mais d'une robotique laideur. A la même époque - 1943 - l'Église Réformée de France mit à la disposition de l'Etoile une construction vétuste, 16, rue Pierre-

Demours, qui appartenait à l'Eglise Méthodiste. Ce bâtiment permit deux fois de dépanner des pasteurs sans logement. Il servit aussi de foyer, où une équipe de paroissiens, pendant plusieurs hivers, put accueillir des sans-logis.

En 1950, cette « mise à disposition » fut transformée en dévolution, ce qui permit à la paroisse d'en faire apport à une société civile immobilière. Elle reçut en échange, dans la construction nouvelle, deux petits appartements de l'immeuble édifié en façade sur la rue Pierre-Demours, et, au fond de la cour, un bâtiment de deux étages qui est utilisé par les groupes de jeunesse. En semaine, ce bâtiment permet de recevoir diverses activités sociales, et notamment des réunions d'accueil régulières, pour les personnes âgées et isolées du quartier.



16 rue Pierre-Demours



*Vestige du Château des Ternes avec sa porte sur rue*

N° 17-19 : Hôtel Saint-Senoch, vestige du Château des Ternes. (Cf. rue Bayen). Une aile du “château” abrita pour quelque temps l’IDHEC, le prestigieux institut de hautes études cinématographiques fondé par Marcel L’Herbier, pépinière de talents.

L’hôtel du 19 fut habité par le marquis Davidsard et la marquise, née Saint-Senoch, et par M. Robert de Saint-Senoch, dont la femme, née d’Orival de Miserey, est la fille d’un colonel tué pendant la première guerre mondiale et sous les ordres de qui André de Fouquières (auteur

de cette notice) eut l’honneur de servir. Cette partie du domaine de Saint-Senoch fut un moment occupée par un poste militaire. L’I.D.H.E.C. d’un côté, les F.F.I. de l’autre... La famille de Saint-Senoch a dû abandonner cette vieille demeure tant de fois saccagée et mutilée, mais qui reste précieuse. Parviendra-t-on à la conserver au patrimoine parisien ? Un buste de **Bernard Lafay**\* (1903-1977) longtemps député du quartier, orne la pelouse de ce qui reste du parc.

N°20 : En face du château, au coin de la rue Bayen, le 20 abritait la famille d’un professeur de danse, M. Molina da Silva, dont la fille cadette se prénomait Linda. Elle était très belle et attira l’attention d’un jeune homme qui se promenait souvent dans le quartier et se nommait **Guillaume de Kostrowitzky**\* (1880-1918). «Il n’avait jamais aimé encore et il découvrit, grâce à cette sage et ravissante Linda, l’atroce et délicieux tourment d’amour. Un matin de 1901, la concierge du 20 rue Demours trouva dans le courrier une lettre à l’adresse de Mlle Linda da Silva. Elle ne savait bien sûr pas qu’elle contenait le dernier des «dicts d’amour de Guillaume Apollinaire à Linda-la-zézaillante», cet adieu poignant:



*Buste de Bernard Lafay*

*Lorsque grâce au printemps vous ne serez plus belle  
Vieillotte grasse ou maigre avec des yeux méchants  
Mère gigogne grave en qui rien ne rappelle  
La fille aux traits d’infante immortelle en mes chants... »*



*Guillaume Apollinaire*

considérée comme la plus riche de France en fer et en soufre. Elle s’est tarie comme plusieurs autres sources renommées, lors des travaux réalisant le chemin de fer de ceinture. Aujourd’hui une colonie de moineaux s’ébroue joyeusement dans le massif en bordure du parc.

N° 21 : A l’emplacement de ce Dispensaire et Centre de vaccination jaillissait jusqu’au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle une source d’une excellente eau minérale sulfureuse et ferrugineuse. Surnommée *L’eau de la Sultane*, par le célèbre sourcier Alexandre Lombard qui l’avait découverte en 1839, elle était



*Le royaume des “piafs”*



Léon Barillot par Carjat

N° 29 bis : Le peintre animalier et aquarelliste **Léon Barillot\*** (1844-1929) eut son atelier dans cette maison. Dessinateur de modèles chez son père, qui possède une usine de papiers peints. Il suit des cours de dessin et, sur les conseils d'Auguste Migette, se rend à Paris pour poursuivre ses études artistiques. Revenu à Metz en 1870, il subit le siège, puis retourne à Paris après la Commune. Il réalise à ce moment de nombreuses gravures à l'eau-forte.

Peintre de plein air, il place des troupeaux dans ses paysages de bord de Seine, en Sologne et dans le Charolais.

N° 34 : M. Georges Vanor (Georges van Ormelingen (1865-1906), délicat poète symboliste qui fit tourner beaucoup de têtes, demeurait ici au tournant du siècle.



Barillot : Peintres sur la plage

Il recevait la belle **Myriam Harry\*** dont il tomba amoureux après avoir séduit la ravissante pianiste **Cécile Chaminade\***. Ami des poètes et des musiciens, il ne dédaigna pas d'exposer ses idées anarchistes. Sans doute, nous dit André de Fouquières, - pour une fois mauvaise langue - *eût-il traité avec condescendance le jeune Wilhelm de Kostrowitzky, si le poète lui avait été présenté.*



Cécile Chaminade

N° 40 : La charcuterie-traiteur Adolphe située en lisière du Marché Lebon offre ses préparations kasher à une clientèle choisie pas trop offusquée par le nom de l'établissement.

N° 42 : Le peintre **André Turpin\*** (né en 1937) eut son atelier dans cet immeuble. (Voir page 7).

N° 64 : Entre les 2 guerres, le docteur Henri Tissier avait son cabinet à cette adresse où il soignait avec succès une nombreuse clientèle selon des méthodes non conventionnelles basées sur la psychothérapie. Adeptes de l'hypnose et du magnétisme, il lui arrivait d'opérer sans douleur des patients atteints de tumeurs graves. Des dizaines de personnes stationnaient parfois dans la rue attendant d'être reçues par le praticien. Une abondante publicité accompagnait sa renommée. (



Myriam Harry



Rue Pierre Demours angle rue Lebon (marché)

N° 78 : Mathilde de Saint-Vidal, éminence grise des lettres, égérie de *La Nouvelle Revue*, vécut ici. Le compositeur André Wormser (1894-1918), auteur d'une pantomime qui fut célèbre, *L'Enfant prodigue de Rivoli*, et du ballet de *L'Étoile* qui eut les honneurs de l'Opéra habita dans cet immeuble. De Fouquières raconte : *«Hansen tenait le rôle de Vestris et Mlle Cléo de Mérode celui d'une mariée. Celle-ci, qui est restée au cours des années ma fidèle amie, se souvient-elle encore qu'elle ne voulut jamais se laisser photographier en mariée dans le ballet de l'Etoile?»*



Marie-Thérèse Berka et Paul Regnard

N° 88 : Jacques Mer est l'auteur d'un roman intitulé : *88, rue Pierre-Demours : Au cœur de l'amour !* Le peintre et affichiste Jacques Villégié demeura dans cet immeuble.

N° 96 : «Lorsque Mme Berka vint habiter au 96, rue Demours, écrit de Fouquières, la maison était neuve. Je me rappelle fort bien Marie-Thérèse Berka dans le rôle de Mlle Bertin, la marchande de frivolités de la reine Marie-Antoinette, au *Cercle des Escholiers*, vers 1912. C'était dans l'unique ouvrage d'Armand-Louis de Gontaud, duc de Lauzun, *Le ton de Paris ou les Amans de bonne compagnie*, et qui avait été retrouvé par l'érudit amateur de théâtre Auguste Rondel, dont la si précieuse bibliothèque dramatique est aujourd'hui conservée à l'Arsenal».



## Voir également :

Avenue des Ternes

Rue Bayen

Rue Marcel-Renault



Château des Ternes avec le passage de la rue Bayen



André Turpin : Fracture



Miroir de la boulangerie du N° 27



L'Œil cacodylate de Marcel Duchamp

Premier jet : 29 janvier 2008